



Bernard-Henri Lévy

enquête sur l'affaire Pearl

Entre reconstitution romanesque et pure enquête, Bernard-Henri Lévy a voulu élucider le mystère de l'assassinat du journaliste américain Daniel Pearl par des islamistes pakistanais. De Karachi à Kandahar, New Delhi, Washington et Londres, une plongée au cœur des ténèbres.

PAR MARC KRAVETZ*

Le 31 janvier 2002, le journaliste américain Daniel Pearl, otage d'un groupe islamiste pakistanais, est assassiné dans un faubourg de Karachi, décapité par ses ravisseurs qui diffuseront ensuite la vidéo-cassette macabre. Dès le lendemain, l'instigateur de l'enlèvement est arrêté à Lahore avec trois de ses complices ; Omar Sheikh donc, celui qui se présente comme la « tête pensante » de l'opération, a été depuis condamné à mort par un tribunal pakistanais. D'autres procès sont encore en cours mais la plupart des protagonistes de la prise en otage du journaliste sont clairement identifiés et sous les verrous.

« Qui a tué Daniel Pearl ? » : à la question qui donne son titre au livre de Bernard-Henri Lévy, on a donc d'entrée ou peu s'en faut la réponse. Non seulement on connaît les tueurs, mais ils ont pris soin de montrer et de signer un crime dont ils sont fiers. Mais c'est évidemment là que commencent les questions, celles qui nourrissent les quelque 540 pages de l'enquête qui conduit l'auteur de Karachi à Delhi, de Londres à Washington, de Kandahar à Sarajevo et la liste n'est pas close.

Le 31 janvier 2002, Bernard-Henri Lévy était à Kaboul dans le cadre de la « mission de réflexion sur la participation de la France à la reconstruction de l'Afghanistan ». C'est le président afghan Ahmad Karzaï qui lui apprit la nouvelle de l'exécution de Daniel Pearl. L'auteur ne connaissait pas le journaliste ou peut-être s'étaient-ils rencontrés quelques années plus tôt à Asmara, en Erythrée. Mais il y a évidemment plus et autre chose dans la décision d'entreprendre ce livre écrit dans l'urgence et même une sorte de fièvre.

On ne va pas ici entrer dans les détails d'une enquête de neuf mois dans les arcanes de l'islamisme anglo-indo-pakistanaï (et plus encore) et de ses multiples pseudopodes. Du reste ce n'est

pas le sujet principal de l'ouvrage même si, chemin faisant, on y apprend beaucoup au risque parfois d'égarer un lecteur peu familier de cette région du monde. Le sujet, le vrai, c'est une plongée « au cœur des ténèbres », à Karachi d'abord, mégapole d'un Pakistan à la fois allié (et protégé) des Etats-Unis et carrefour de mouvements et de sectes fondamentalistes, « jihadistes », en guerre ouverte avec l'Occident des « croisés et des juifs », comme disent les communiqués d'Al-Qaïda ou des divers affidés d'Ousama ben Laden.

Il s'est écrit et continue de s'écrire tant de sottises et de platitudes sur le sujet qu'il convient de rendre sur ce point justice à Bernard-Henri Lévy de ne pas se laisser aller à la facilité des clichés et des préjugés. Manière de fidélité à celui pour qui le livre est écrit, à Daniel Pearl précisément, qui lui aussi essayait passionnément de comprendre et l'a payé de sa vie. Daniel Pearl est à l'évidence l'un de ces journalistes d'exception, pas unique mais rare, comme la presse anglo-saxonne a su en produire. Américain et juif, les deux mots évidemment comptent et vont peser tragiquement dans la suite, Pearl est donc de ceux qui ne se retrouvent pas dans le monde manichéen que se renvoient fondamentalistes chrétiens et musulmans.

Il est journaliste, pas idéologue et le choc des civilisations, brandi par les prédicateurs islamistes avant d'être théorisé en anglais par le professeur Huntington, n'est décidément pas pour lui la boussole qui permettra de s'y retrouver dans le monde de l'après 11 septembre 2001. Culture, générosité et rigueur professionnelle sont ses armes pour enquêter dans les milieux islamistes de Karachi. C'est ainsi pense-t-il qu'il peut gagner la confiance des interlocuteurs, seraient-ils les ennemis déclarés de son pays.

Correspondant en Inde du *Wall Street Journal*, il est en mission au Pakistan en ce mois de janvier 2002 où il enquête – entre autres ? – sur les traces de Richard Colvin Reid, l'homme aux chaussures piégées de l'Airbus Paris-Miami, arrêté après avoir tenté en vain de mettre à feu un explosif dissimulé dans les semelles de ses baskets. Il cherche notamment à rencontrer un certain Sheikh Mubarak Ali Shah Gilani, chef d'une secte islamique avec laquelle Calvin Reid était en relation. Un homme va lui ouvrir la porte, ou du moins dit qu'il peut le faire. Cet homme c'est Omar Sheikh, son futur assassin. Ce genre d'enquête est



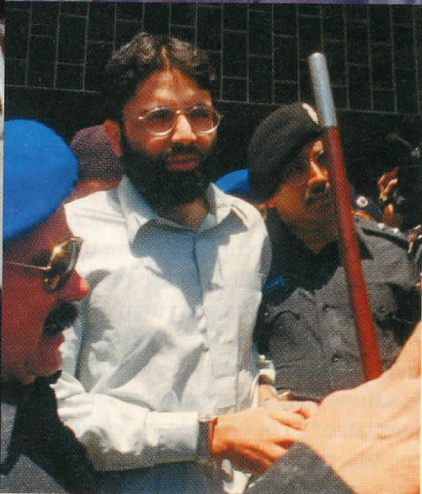
LOUIS MONIER

* Longtemps grand reporter à *Libération*, Marc Kravetz a couvert les conflits du Moyen Orient. Prix Albert Londres 1980, il a publié *Irano nox* (éd. Grasset). Il tient aujourd'hui à « Culture matin » une revue de la presse arabe (France Culture).



Bernard-Henri Lévy.

A droite, Daniel Pearl (photographie diffusée après son enlèvement) et Omar Sheikh, le cerveau du crime.



PHOTOS D.R. / GAMMA / DEAN PICTURES / GAMMA

évidemment toujours difficile et suit des chemins tortueux, les professionnels le savent. En l'occurrence, les promesses d'Omar Sheikh dissimulaient un piège. Pearl était pour lui (et peut-être pour d'autres) une cible. Sans le savoir bien sûr, ni visiblement sans le moindre soupçon, le journaliste s'y est précipité.

Qui a tué Daniel Pearl ?
Bernard-Henri Lévy.
Ed. Grasset, 20 €.

Pour masquer dit-il sa propre enquête, Bernard-Henri Lévy prétend auprès de ses interlocuteurs qu'il est en train d'écrire un roman sur Daniel Pearl. On découvrira chemin faisant que personne n'en est dupe, pas très longtemps en tout cas, mais cependant cette fiction de fiction, si l'on ose dire, n'est pas si fictive que cela.

Bien évidemment *Qui a tué Daniel Pearl ?* est d'abord le récit d'une enquête, mais l'écrivain n'en reste pas moins aussi romancier. Non seulement plusieurs moments de son récit sont des reconstitutions intimistes, mais plus que tout, la construction même du récit s'organise autour des deux personnages centraux, Daniel Pearl, la face solaire, Omar Sheikh, le visage de l'ombre, dont la véracité documentaire est indéniable, mais dont la « présence » est d'une densité toute romanesque.

L'évidente sympathie de l'auteur pour le journaliste assassiné ne se discute pas. Assurément Bernard-Henri Lévy ne triche pas en identifiant sa propre démarche à celle de Daniel Pearl. Plus paradoxale en apparence est l'empathie qu'il montre à l'endroit d'Omar Sheikh. Le personnage, il est vrai, a de quoi surprendre. Il serait plus commode d'imaginer les assassins fanatiques avec des gueules de tueurs génétiquement programmés pour n'être

que ce qu'ils sont. Ce serait dans l'ordre à défaut d'être rassurant.

Qu'Omar Sheikh, certes d'origine pakistanaise, mais citoyen britannique, né à Londres, de bonne famille et de passeport anglais, soit l'instigateur de ce meurtre abominable organisé et exécuté avec une parfaite maîtrise, voilà qui dérange. Encore faut-il ajouter que cet homme jeune – il n'a pas trente ans – a été un collégien méritant et un étudiant brillant de la prestigieuse London School of Economics, joueur d'échecs émérite de plus, et qu'un avenir radieux lui était promis. Sa « conversion » à l'islam militant et jihadiste il la devrait à la tragédie bosniaque. Était-il ou non à Sarajevo ? Les chemins d'Omar et de Bernard-Henri Lévy s'y sont-ils croisés ? Tout est possible. Il est au moins certain qu'à partir de là le destin du jeune Omar Sheikh bascule avant de le conduire en Afghanistan et en Inde où il fait sa première expérience de terroriste « jihadiste » avec l'enlèvement de touristes anglais et américains. C'était il y a dix ans. Six années de prison indienne suivront sur les huit auxquelles il a été alors condamné avant d'être libéré par un détournement d'avion en 1999. Bernard-Henri Lévy ne cache pas sa fascination pour ce personnage complexe et contradictoire.

Omar Sheikh n'est pas non plus une exception dans les sphères dirigeantes des mouvements islamistes les plus violents, qu'il s'agisse d'Al-Qaïda ou du Hezbollah libanais pour ne citer que les plus connus. L'itinéraire de cette élite de jihadistes, parlant plusieurs langues, frottés aux meilleures écoles de Grande-Bretagne, d'Allemagne ou de France, conduit Bernard-Henri Lévy à une redoutable question : « Le terrorisme serait-il l'enfant